

The collection concludes with Barbara Page's look at one of Bishop's working diaries and Victoria Harrison and Brett Millier's separate biographical insights into the poet's views on intimacy and relationship, materials the poet was cautious about sharing during her life. It has been said that the price of freedom is eternal vigilance. That Bishop was vigilant and skeptical of the society around her, in which she found herself marooned during her lifetime, there can be little doubt. In many ways, she was a privileged observer: her class, her financial means and her first rate education. But like that other exiled wanderer, Robinson Crusoe, the protagonist of one of her latter poems, her sympathy for the dispossessed and the suffering is heartfelt. And far from despairing about "la condition humaine," she revelled in an ability to encounter, to view steadily and to negotiate its complexities and mutabilities. She especially admired reality's infinite capacity to surprise, a quality she hoped to mirror in her own evaluation of existence: "awful but cheerful."

LA PROSTITUTION FÉMININE À MONTRÉAL 1945-1970

Danielle Lacasse, Montréal, Boréal,
1994

par Françoise Lehouck

Si la recherche historiographique sur la prostitution existe, elle est quand même rare et souvent incomplète et se regroupe sous quatre thèmes qui soulignent sa complexité. La plupart des ouvrages existant couvrent en majorité les années 1850 à 1914 et réduisent la prostitution à trois raisons d'être: atavisme, maladie mentale ou gardienne de l'ordre social.

Selon l'auteure, depuis une

vingtaine d'années, les féministes donnent une explication de ce phénomène basée sur les approches qu'elles privilégient: libérale, radicale et matérialiste. Mais l'analyse historique montre que ces conditions évoluent et se transforment. Cependant la législation ne change que très peu et vise les sanctions et non pas les paramètres légaux de la pratique. Les prostituées sont montrées du doigt comme les responsables de la propagation des maladies vénériennes, pourtant celles-ci sont en baisse dans ce milieu. Elles se font aussi traiter d'ivrognesses et pourtant ce sont les filles de cabaret qui ont cette tendance. Les prostituées trouvent en général difficile de concilier leur métier avec la maternité, elles ont donc beaucoup recours au condom, à la pilule et à l'avortement.

Il existe trois sortes de lupanar: les maisons ouvertes, les maisons semi-closes et les maisons closes, ces dernières étant réservées à une clientèle exclusive où s'y déroule souvent des parties. On entre dans les semi-closes seulement sur référence.

En bordel, les filles sont étroitement surveillées, elles changent cependant souvent de maison à cause de chicanes entre elles et pour voir si elles peuvent trouver mieux. En général des échanges se font entre maisons de même catégorie. Cela permet d'offrir un "approvisionnement" varié aux réguliers. Un médecin passe régulièrement, ce qui évite à une fille contaminée de donner une mauvaise image de la maison et de se faire prendre lors d'une descente policière.

Le sort des filles de cabaret est encore moins enviable. Ces endroits sont généralement insalubres. De plus, contrairement aux lupanars, les filles doivent racoler ce qui augmente les risques de se faire prendre par un policier et de se faire insulter et rejeter parce qu'elle n'est pas assez jolie. D'autre part, leur salaire est très maigre, la fatigue plus grande et une série de proxénètes demandent une

partie de leur salaire. Les filles de rues sont encore plus en danger: aucun contrôle médical, elles doivent constamment se tenir debout (donc maladies telle la pneumonie), aucune protection contre la violence et la police.

Les campagnes de moralité publique ont entraîné la fermeture des bordels et l'augmentation du proxénétisme qui se base sur un rapport de domination et de pouvoir fondés sur le sexe bien différent de la relation tenancière/pensionnaire. Les proxénètes n'ont en général pas beaucoup de filles et ils ont recours à la violence, aux menaces subtiles et aux manipulations diverses comme la dépendance affective, pour obliger celles qui sont souvent leurs concubines à se prostituer. Il existe aussi la "traite des blanches" qui consiste le plus souvent à enlever une jeune fille puis à lui faire subir des sévices corporels pour qu'elle accepte de "faire des clients". Les jeunes filles "fraîches" rapportent beaucoup d'argent et sont revendues rapidement parce qu'elles perdent leur valeur marchande. La guerre est déclarée et, pour contrer la répression policière, les proxénètes vont se cacher derrière les salons de massage et services d'escorte qui se multiplient depuis les années 60. Encore une fois les gains financiers des prostitué(e)s sont très maigres et les maisons sont très difficiles à repérer. Les clients sont difficiles à décrire, en général entre 18 et 26 ans, rarement violents ou cinglés, ils cherchent souvent à échapper à la monotonie de leur couple ou sont de passage dans la ville. Ils sont soit jeunes, célibataires, peu instruits ou diplômés.

La fermeture des bordels à entraîné une baisse de qualité de vie et des conditions de travail des prostituées et une masculinisation des mécanismes de contrôle. Le travail féminin reste moins payé que celui des hommes parce qu'il est moins bien considéré. La prostitution constitue une roue de secours pour toutes femmes, cependant elle n'est pas rentable.

L'enquête Caron a permis de démontrer le lien entre la police, la

pègre et les politiciens. Cependant, elle ne démontre pas adéquatement les conditions de travail des prostituées. Elle ne fait que pointer du doigt la corruption policière et celle des autorités municipales.

Les chauffeurs de taxi constituent une très grande part des pourvoyeurs de maisons de prostitution. Les descentes policières ne font donc que contrôler la prostitution, elles donnent l'immunité aux clients et ainsi n'enrayent pas la prostitution. Le rôle des policiers démontre d'ailleurs l'inefficacité et l'incohérence du système. Les proxénètes sont plus souvent innocents que les prostituées et ils ne sont, pour ainsi dire, jamais condamnés à la peine maximale.

Les prostituées amenées en justice sont souvent retenues en prison jusqu'à leur procès (contrairement à la loi). On leur conseille également de plaider non-coupable, ce qui les oblige à revenir plusieurs fois en cour. Quant aux clients, c'est l'inverse. Si les peines de prison diminuent, les amendes pécuniaires augmentent. Ainsi, le cercle vicieux de la prostitution continue à exister et à mettre de l'argent dans les poches de l'appareil judiciaire.

Il a fallu attendre 1964 pour que soit fondé l'Oasis, un centre d'accueil pour prostituées. Avant cela la focalisation était sur la prévention et les filles étaient laissées à leurs déboires. La prostituée est toujours considérée comme une criminelle et les services de réintégration sont rares. L'auteure démontre bien tout au long du livre que la prostitution n'existe que par les hommes et qu'ils maintiennent cette "profession" en dépit, et sans se soucier, des prostituées elles-mêmes. L'analyse de Danielle Lacasse dénonce effectivement la prostitution comme étant une activité lucrative établie par et pour les hommes.

NINETEENTH-CENTURY STORIES BY WOMEN: AN ANTHOLOGY

Glennis Stephenson, ed. Peterborough: Broadview Press, 1993.

by *Miriam Jones*

There are one or two classics such as Charlotte Perkins Gilman's "The Yellow Wallpaper," but for the most part Glennis Stephenson's collection of short stories published by women in the nineteenth century will provide new material for any but an expert in popular publishing. The women represented, Stephenson is clear, are story writers, not novelists or poets who wrote the occasional short piece. This anthology demonstrates a welcome focus on the genre itself and an effort at broad representation, and it offers a cross-section of nineteenth-century periodical publishing. And it is an entrancing read.

The introduction provides some necessary historical context. Story-writers had a different relationship to the publishing industry than did other writers; the genre was seen as a woman's form, in contrast with the more respected novel or poem, and so these writers were encouraged rather than criticised. Since annuals and periodicals were lucrative, story-writers were highly professionalised. Women obtained a degree of influence in periodical publishing that was unprecedented: many writers were also editors, for example. The price for this success, Stephenson maintains, for at least the first half of century, was the strict enforcement of generic restrictions in terms of what were appropriate subjects and treatments. Recent critical practice has been more nuanced than previous dismissals, and feminist scholars now speak of the development of a feminine voice in this early period, when women wrote from positions of critical awareness from inside a circumscribed sphere. Stephenson's text is positioned within this project of recouping and rereading women's writing.

The selected stories are uniformly engaging, but it would have made the anthology more well-rounded had additional texts from the early part of the period been included; fifteen of the twenty-one stories are from the last two decades of the century, and only one, Mary Shelley's "The Parvenue," was published before 1850. The collection is more properly "Victorian" than nineteenth-century, although since American writers are represented as well as British and Canadian, the term would be inaccurate. No doubt the collection as it stands is more accessible to the contemporary reader, between the advent of literary modernism and the overt expression of feminist concerns possible by the *fin-de-siècle*. Certainly Shelley's story is one of the least readable—as one reads today—of the group, with its high-flown style and fable-like quality. By the end of century, Stephenson writes, "the female narrative voice became more assertive, and willing to address women's problems directly." There is "little trace" of the "convention-bound fiction of the early annuals." The collection could have done with more texts, however, to better illustrate this contrast. And the earlier, more genre-laden stories, full of ghosts and sentiment, have their own appeal and are no less engaged with the role of women.

Stephenson makes this point herself. She quotes Mary Kelly's term for the writers of these early stories in America: the "literary domestics" who write "a prose mostly of women." They write of women's concerns—making a living, marriage, the sexual double standard, and feminine solidarity—from within a conventional framework. Elizabeth Gaskell's "Lizzie Leigh," although sentimental, calls for a reevaluation of the category of "fallen women," and Louisa May Alcott's "A Whisper in the Dark," an example of gothic melodrama at its height, reflects on women's vulnerability. The issue of race is perhaps the most opaque of all. There are orientalist tendencies in many stories: ethnic women and women of